

EXCELSIOR

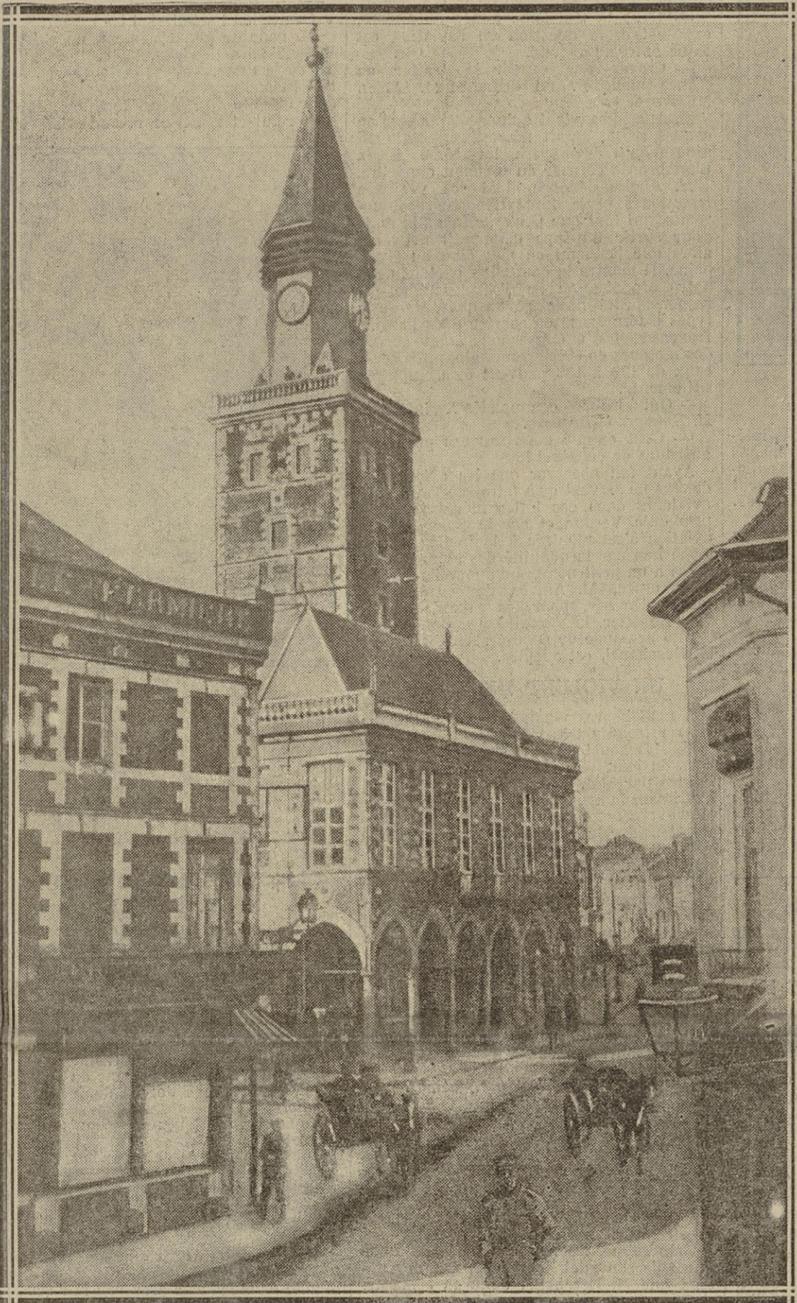
Jeudi
15
MARS
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADM. ISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^d des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE FONDATEUR

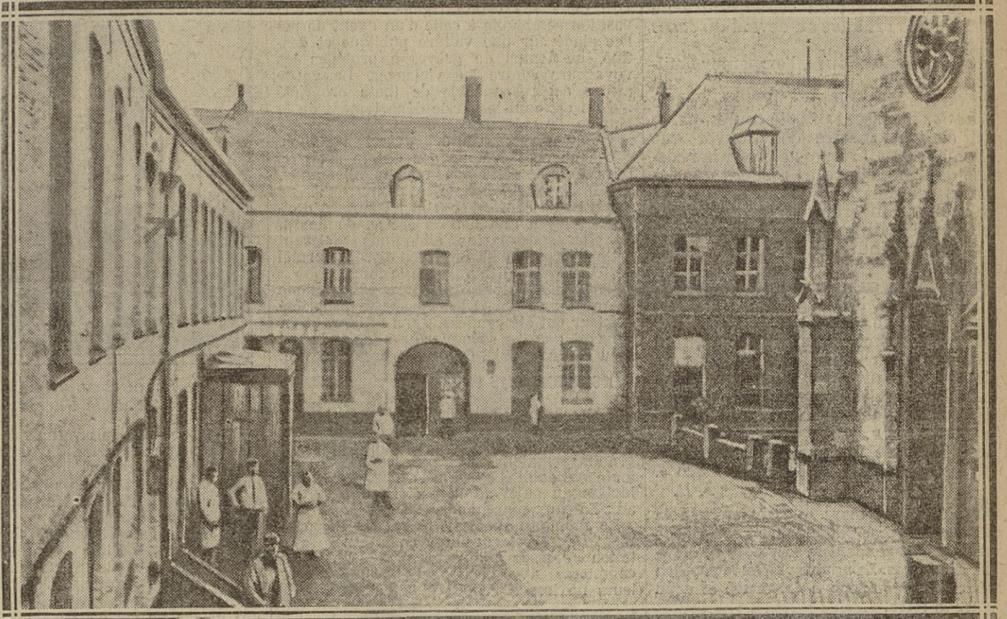
Huitième année. - N° 2312. - 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Une flétrissure qui s'efface : les Allemands dans Bapaume



L'HOTEL DE VILLE, DATANT DE LA DOMINATION ESPAGNOLE



COUR INTÉRIURE DE L'HOPITAL OCCUPÉ PAR LES ALLEMANDS



L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS, DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE, ET L'ÉCOLE SUPÉRIEURE



LA PLACE FAIDHERBE ET LA STATUE DU GÉNÉRAL QUI BATTIT LES PRUSSIENS A BAPAUME LES 2 ET 3 JANVIER 1871

Le 1^{er} mars, avec un ensemble remarquable, la presse allemande annonçait que le recul stratégique était terminé dans la région de l'Ancre. L'abandon du village de Grévillers et du bois Loupart, occupés par les Anglais, va lui être particulièrement difficile à expliquer.

Bapaume, dont nos alliés ne sont plus séparés que par un peu plus de deux kilomètres, exalte par la vision si proche de ses murs le courage des braves « tommies ». Déjà le terrain qu'ils aperçoivent devant eux est beaucoup moins bouleversé par le bombardement.

CASUS BELLI

LE VAPEUR AMÉRICAIN "ALGONQUIN"
COULÉ PAR UN SOUS-MARIN ALLEMAND

M. Zimmermann avait dit, et toute la presse allemande avait répété après lui : « Nous ne reculerons pas d'un pouce ». Les sous-marins ont exécuté à la lettre ces instructions : un vapeur américain, le premier depuis la rupture des relations diplomatiques avec les Etats-Unis, a été torpillé sans avertissement. L'Allemagne l'a voulu. Et c'est en connaissance de cause qu'elle est allée au-devant du casus belli.

Il y a quelques jours, l'empereur Guillaume, recevant un ambassadeur, osait dire qu'il regrettrait que l'Orléans et le Rochester n'eussent pas été coulés, parce qu'il était nécessaire de prouver que l'Allemagne était résolue à briser la résistance de l'Angleterre. Il ajoutait que les neutres seraient « encouragés à courir des risques dangereux » s'ils venaient à croire qu'il était possible à leurs navires de pénétrer « indûment » dans les zones interdites.

Ainsi les submersibles allemands avaient manqué l'Orléans et le Rochester. L'Algonquin ne leur a pas échappé. Par la logique même de son système, par le point d'honneur aussi, l'Allemagne devait être conduite à adresser au président Wilson cette provocation réfléchie. Elle joue quitte ou double avec son bloc sous-marin. Elle s'apercevra que l'Amérique est un joueur assez solide pour accepter cette espèce de « banco ».

J. B.

NEW-YORK, 14 mars. — On annonce la perte du vapeur « Algonquin », coulé sans avertissement pendant la traversée de New-York à Londres. Le navire portait le pavillon américain. L'équipage a été sauvé et a pu gagner la terre.

Le sous-marin qui a attaqué l'« Algonquin » a ouvert le feu contre le navire à une distance de 3 milles et lui a envoyé 20 obus ; quatre l'ont atteint.

L'équipage s'est réfugié dans les canots, et la destruction du vapeur a été achevée au moyen de bombes.

Le capitaine du sous-marin a refusé de faire droit à la demande des naufragés qui le priaient de remorquer les canots de sauvetage. — (Radio.)

[L'Algonquin, capitaine Devoreaux, était un bâtiment de 2.832 tonnes ; construit à Philadelphie en 1890, il appartenait aux armateurs W. P. Clyde and Co de New-York.]

Le règlement pour l'armement
des navires marchands

Des différents télégrammes arrivés, hier, de Londres et de Washington, il résulte que les navires marchands armés se conformeront à la réglementation suivante :

Ils devront considérer comme des pirates les sous-marins allemands agissant d'après les déclarations du 31 janvier, contrairement au droit international.

La seule loi que doivent connaître les navires américains est la loi concernant les croiseurs et qui spécifie qu'un bateau marchand pacifique peut être visité, avant d'être attaqué, par un bateau de guerre belligérant, si ce dernier l'en a averti au préalable.

Les gardes armées et les équipages placés à bord ont pour mission de protéger le navire dans ses droits légaux. Ils ont une position semblable à celle d'un agent de police placé sur une voiture publique et destiné, en temps de grève, à protéger les voyageurs contre les violences. La garde armée est responsable de toute propriété qui lui est confiée par le département de la Marine, de même que l'agent de police est responsable vis-à-vis des autorités civiles.

Les chefs des équipages ont le droit de faire tirer sur les sous-marins allemands, dès qu'ils sont aperçus, à moins qu'ils ne veuillent se conformer à la loi sur les croiseurs. Il y a tout lieu de croire, d'ailleurs, que les sous-marins allemands violeront cette loi, puisqu'ils ont reçu l'ordre formel de l'Amirauté allemande de le faire.

Le premier devoir des équipages est donc de protéger d'abord les vies et la propriété qui leur ont été confiées, sans hésiter, et en pensant que les sous-marins allemands ont reçu l'ordre officiel de tirer à première vue.

Les armateurs satisfaits
des mesures prises

WASHINGTON, 14 mars. — Les propriétaires des navires de commerce et les grands armateurs utilisant les navires de toute nationalité expriment leur vive satisfaction au sujet de la protection accordée aux bateaux marchands.

Le memorandum publié par le département d'Etat est considéré comme une invitation adressée à tous les pays faisant du commerce avec les Etats-Unis, à armer leurs navires à l'avant et à l'arrière.

Des Allemands espionnaient
M. Gerard

M. Gerard a débarqué lundi à Key-West (Floride) ; il est reparti aussitôt pour Washington, où son arrivée est impatiemment attendue.

Les détails recueillis sur le voyage de l'ambassadeur montrent qu'il a été en butte, pendant tout le parcours, à la surveillance d'espions allemands qui l'ont suivi constamment depuis le moment de son débarquement à La Havane jusqu'à son départ à bord du vapeur Governor-Cobb.

L'un de ces espions s'était même introduit à bord du Governor-Cobb, où il occupait une cabine voisine de celle de l'ambassadeur.

Dès l'arrivée du vapeur à Key-West, cet espion a été remis à la police. On le soupçonnait de vouloir s'emparer des papiers de M. Gerard, au besoin par un crime.

Les personnes qui voyageaient en compagnie de M. Gerard n'étaient pas sans inquiétude. Elles avaient été prévenues qu'un sous-marin allemand devait torpiller le bateau qui portait l'ex-ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne.

UNE OFFENSIVE
EN PRÉPARATION
CONTRE L'ITALIE

ROME, 13 mars. — Le général Morrone, ministre de la Guerre, a eu à s'expliquer aujourd'hui devant la Chambre sur la question de la main-d'œuvre agricole militaire.

Le général a assuré la Chambre de son désir de régler cette question d'accord avec son

LE GÉNÉRAL MORRONE
ministre de la Guerre italien

collègue de l'Agriculture au mieux des intérêts économiques et militaires du pays, sans cependant compromettre la défense nationale, qui, elle aussi, dans ce même moment sollicite toute l'attention des chefs militaires.

Il a dit notamment : « A une heure où l'ennemi laisse percer ses projets d'une tentative suprême contre notre front, on ne saurait se reprocher d'être trop averti de mes hommes. C'est mon premier devoir. Toute prospérité serait illusoire si nos armes ne nous assuraient pas d'abord la victoire. »

La Chambre a accueilli par des applaudissements ces graves déclarations du ministre de la Guerre.

ROME, 14 mars. — Après avoir été reçu à Baden par l'empereur Charles, le maréchal Conrad von Hotzendorf, accompagné de son état-major, s'est rendu sur le front italien pour une tournée d'inspection.

Conrad visitera encore le front oriental, puis présidera un conseil de guerre qui se tiendra à Lubiana (Ljubljana) et auquel participeront tous les commandants des divers secteurs du front italien.

Les étranges bagages
du comte Bernstorff

DEUX CENTS PYJAMAS !

Le comte Bernstorff, qui est enfin arrivé à Berlin mardi soir, avec la comtesse Bernstorff et le personnel de l'ambassade allemande à Washington, n'est pas content de tout de son voyage. Il trouve qu'on a mis quelque indiscrétion à examiner, à Halifax, où le Frédéric-VIII, qui le portait, fit la longue escale que l'on sait, ses bagages et ceux de sa suite.

Cet examen s'imposait pourtant, comme en fait foi la dépêche suivante :

LONDRES, 14 mars. — On mande de Halifax que, lors de l'examen par les douaniers des bagages de la suite du comte Bernstorff, des découvertes très intéressantes furent faites. Il a été constaté entre autres qu'un des secrétaires emportait dans ses bagages plus de 200 pyjamas et que tous les Allemands à bord avaient de grandes provisions de coton. On sait que le coton, nécessaire à la fabrication des explosifs, est extrêmement rare en Allemagne.

Le comte Bernstorff crie sur les toits qu'il protestera. Qu'il proteste !

D'autre part, il est très ennuyé de ne pas savoir comment le document chiffré qu'il envoyait au représentant de l'Allemagne à Mexico est tombé entre les mains du gouvernement américain. Ce problème, qu'il n'a pas pu résoudre, l'irrite profondément.

Ces contrariétés ne l'empêchent cependant pas de conserver tout son sang-froid diplomatique, c'est-à-dire une belle candeur dans le mensonge. N'a-t-il pas fait au représentant d'un journal de Hambourg cette déclaration :

« Jamais le gouvernement allemand ni son ambassadeur à Washington n'ont formé de complots contre les Etats-Unis ; jamais un gouvernement et son ambassadeur n'ont été plus corrects. »

AU PALAIS

La jeune artiste regrette
sa « caresse un peu vive... »

On n'a pas oublié qu'il y a quelques jours une jeune artiste du concert Mayol, Mlle Parisis, eut un geste un peu vif à l'égard d'un avocat, ce qui troubla quelque peu la sérénité du tribunal.

Il lui en avait coûté une condamnation à quarante-huit heures de prison. Le ministère public ayant trouvé la peine trop légère avait fait appel à minima, et l'affaire revenait hier.

Au début de l'audience, Mlle Parisis, s'avancant à la barre, demanda au président Simon-Auteroche de lui permettre de présenter publiquement ses regrets à M^{lle} Alexandre Zévaès, — ce qu'elle fit en présence du bâtonnier Henri-Robert.

« J'étais nerveuse, dit-elle ; je regrette bien sincèrement mon geste et je prie monsieur Zévaès d'en accepter mes excuses. »

Prenant acte au nom de l'Ordre, le bâtonnier ajouta, en souriant :

« M^{lle} Zévaès est trop galant homme pour voir dans ce geste autre chose qu'une caresse un peu vive. »

M^{lle} Zévaès sourit aussi. Tout est bien qui finit bien : Mlle Parisis ne connaîtra pas la paille humide des cachots !

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Jean VILLARS.

A LA CHAMBRE

LE GÉNÉRAL LYAUTEY DÉMISSIONNE
A LA SUITE D'UN VIOLENT INCIDENT

On avait annoncé le comité secret pour la discussion des interpellations sur notre aviation militaire. Les habitués des grandes journées parlementaires jugèrent, en conséquence, qu'il était inutile de se déranger. La séance s'ouvrit ainsi devant des tribunes à peu près vides.

M. Raoul Anglès, muni d'un volumineux dossier, prend possession de la tribune.

— Dans la troisième année de guerre, expose-t-il, la question de l'aviation est d'une extrême gravité.

— Croyez-vous pouvoir la traiter en séance publique ? lui demande M. Lucien Millevoye.

M. Anglès convient qu'une parenthèse en comité secret serait nécessaire. Mais il ajoute qu'il demandera lui-même à la Chambre de l'ouvrir au moment opportun.

M. Anglès dénonce ainsi les préjugés techniques et la force d'inertie des bureaux, qui font que nous mettons dix mois pour sortir un type d'appareil nouveau, alors que l'ennemi en met cinq ou six à peine. Il montre la confusion partout dans notre organisation de l'aéronautique, la responsabilité nulle part, quarante-deux types d'aéroplanes en service dans l'armée française, les usines construisant encore des moteurs de 80 chevaux, alors que seuls ceux de 120 à 130 peuvent être employés utilement.

— Qui les a commandés ? interroge M. Emmanuel Brousse.

— C'est ce que nous saurons peut-être au cours de ce débat !

Ayant fait observer que les avions médiateurs ne servent qu'à faire succomber nos aviateurs dans des luttes inégales et appelé qu'à Verdun et sur la Somme notre aviation s'est montrée à la hauteur de sa tâche non par la quantité des avions, mais grâce à un petit nombre d'appareils de premier ordre, M. Anglès déclare qu'il est temps d'ouvrir, pour les précisions qu'il veut apporter, la parenthèse annoncée.

Une demande de comité secret, remise à M. Deschanel, est adoptée.

UN VIOLENT INCIDENT

A neuf heures vingt, la séance publique est reprise. Un très vif incident éclate.

M. Deschanel donne lecture des deux ordres du jour, déposés l'un par M. Anglès, l'autre par MM. Eynac et Lazare Weiller, exprimant la confiance de la Chambre dans le gouvernement pour coordonner les efforts et intensifier la guerre aérienne. M. Girod propose, d'autre part, une addition rendant hommage à la vaillance de nos aviateurs.

— J'accepte, dit M. Aristide Briand, l'ordre du jour de MM. Eynac et Weiller, ainsi que la motion de M. Girod, à laquelle je m'associe.

Mais aussitôt le général Lyautey monte à la tribune et, de sa voix voilée mais énergique, donne lecture d'une déclaration écrite.

« Tout d'abord, le ministre de la Guerre dit qu'il aurait mieux valu que ce débat n'eût pas lieu. »

— Je ne vous suivrai pas, même sur le terrain technique, comme l'ont fait mes officiers, poursuit le général Lyautey, car, même en comité secret, c'était exposer la défense nationale à des risques impérieux !

A ces mots, — en lesquels une parole de la Chambre voit une expression de défiance à son égard — un affroyable tumulte éclate.

A l'extrême gauche, des députés, debout, apostrophent le ministre de la Guerre.

Très calme, les mains dans les poches, le général Lyautey attend que M. Deschanel agite sa sonnette, s'efforçant d'apaiser ses collègues.

— Il ne faut voir, dit-il, dans les paroles du ministre de la Guerre, que la justification de votre décision de délibérer à huis clos.

A gauche, M. Albert Grodet se lève pour apostropher le ministre de la Guerre. A droite et au centre, les pupitres claquent.

— Ecoutez, messieurs ! s'écrie M. Deschanel, écoutez ! Je vous en supplie pour ceux qui se battent, pour ceux qui versent leur sang !

Des applaudissements éclatent sur tous

les bancs. A gauche, on crie : « Vive la République ! »

Mais une nouvelle demande de comité secret parvient au bureau, signée par M. Renaudot et par ses amis. Elle est adoptée par assis et levés après une épreuve douteuse. Et la séance est suspendue.

Le général Lyautey descend de la tribune. Un clameur s'élève à gauche : « Démission ! démission ! »

Au banc du gouvernement, un entretien très animé a lieu aussitôt entre le ministre de la Guerre et ses collègues. M. Aristide Briand veut se faire remettre la déclaration écrite du général Lyautey, mais on voit celui-ci remettre vivement ses feuil-



LE GÉNÉRAL LYAUTEY

lets dans sa poche. Puis le ministre de la Guerre s'en va, très froid, par le couloir de gauche, tandis que le poursuivi une clameur : « Démission ! démission ! »

On a, d'ailleurs, l'impression que le ministre de la Guerre est démissionnaire.

A ce moment, on fait à nouveau évacuer les tribunes.

L'ORDRE DU JOUR PUR
ET SIMPLE

A 10 h. 45, à la deuxième reprise, le général Lyautey n'est plus au banc du gouvernement.

M. Deschanel donne lecture d'un nouvel ordre du jour déposé par M. Bedouce. Mais M. Anglès déclare :

« En présence de l'attitude du ministre de la Guerre, qui n'a pas eu de voir prendre la parole au cours du Comité secret et qui paraît n'être plus au banc du gouvernement, je demande l'ordre du jour pur et simple. »

A gauche, quelques opposants applaudissent.

— Vous êtes près de votre but, ne soyez pas impatients, dit M. Aristide Briand.

M. Eynac déclare, à son tour, renoncer à son ordre du jour et se rallie à l'ordre du jour pur et simple en y attachant le même sens.

Lentement, M. Aristide Briand monte à la tribune. Il rend hommage à la tenue et à la dignité dans laquelle a eu lieu la discussion qui s'est instituée en comité secret dans une atmosphère de confiance mutuelle absolue :

— Les orateurs ont fait leurs observations librement, dit-il, avec toute la réserve que leur inspirait leur patriotisme ! (Vifs applaudissements.)

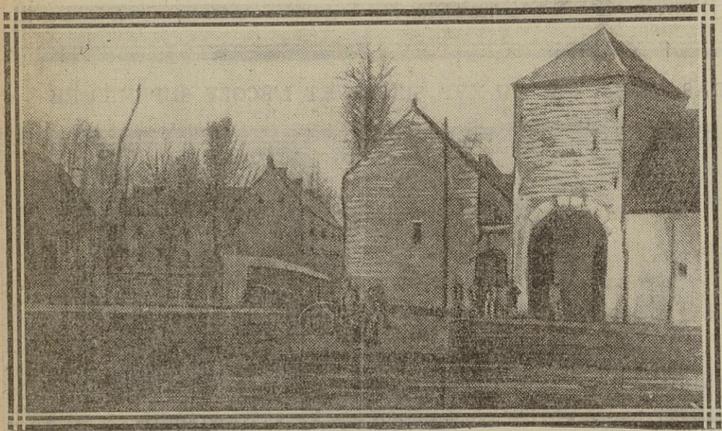
Le président du Conseil accepte finalement l'ordre du jour pur et simple, avec le sens que lui donne M. Eynac, et convie la Chambre à un vote unanime.

L'ordre du jour pur et simple est adopté à mains levées, à la presque unanimité.

Léopold BLOND.

NOUVELLE AVANCE BRITANNIQUE

Le sort de Bapaume semble dès à présent fixé



LE VILLAGE DE GRÉVILLERS

Les Allemands ont continué leur mouvement de retraite dans la région de l'Ancre, depuis Bapaume jusqu'à Gommécourt, toujours serrés de près par les troupes britanniques.

Devant Bapaume, l'avance de nos alliés s'est étendue sur la distance de 2.500 mètres qui sépare Gréville de Thillois. Toutes les hauteurs qui dominent la place de ce côté sont désormais entre leurs mains. Ils ont fait des progrès équivalents devant Achiet, et à leur aile gauche ils approchent des Esrarts, qui sont un hameau de Dieuquoy.

Le mouvement n'est certainement pas terminé, et il est douteux que les Allemands, après avoir cédé les hauteurs, s'apprennent à résister dans les dépressions : le sort d'Achiet et de Bapaume sera donc bientôt décidé.

L'activité de combat devient plus intense sur notre front.

Dans le secteur de Maisons-de-Champagne, deux nouvelles contre-attaques ont été lancées par l'ennemi sur les pentes occidentales de la cote 185. Les vagues d'assaut ont été brisées sous nos tirs de barrage avant d'avoir pu atteindre nos lignes. Plus à l'est, entre la cote 185 et la ferme de Maisons-de-Champagne, nous avons agrandi notre position de quelques éléments de tranchées, à la suite de combats très vifs à la grenade.

Les Allemands se contentent, en consé-

quence, d'annoncer que « les combats ont continué au sud de Ripont avec des alternatives diverses ».

Entre l'Oise et l'Aisne, nous avons exécuté avec succès plusieurs coups de main. Un autre secteur a été le théâtre de plusieurs engagements qui, tous, se sont terminés en notre faveur : c'est celui de Saint-Mihiel. On sait que notre ligne forme là un rentrant prononcé, qui n'a subi depuis l'automne de 1914 aucune modification notable. Au nord, elle passe aux abords de Chauvencourt, qui est un faubourg de Saint-Mihiel. Au sud, elle traverse la Meuse en face de la forêt d'Apremont. C'est dans cette dernière partie que nos reconnaissances ont pénétré sur quatre points dans les positions allemandes et poussé jusqu'à la deuxième ligne de tranchées en ramenant des prisonniers. En même temps, une attaque énergique enlevait à l'ennemi un de ses points d'appui sur la rive de la Meuse, la ferme de Romainville. Il est fait mention de cet échec dans les dépêches allemandes, sous cette forme atténuée : « L'un de nos postes près de la rivière a été refoulé. »

Ce ne sont là sans doute que des actions locales ; mais le succès nous en est doublement précieux, parce qu'il manifeste la valeur de nos troupes et nous renseigne sur les intentions de l'ennemi.

LA CRISE RUSSE ET LE ROLE DE LA DOUMA



VUE EXTÉRIEURE DE LA DOUMA

Un phénomène sera tout particulièrement intéressant à observer dans cette crise russe sur laquelle la lumière n'est pas encore complète : ce sera de savoir comment la liaison se fera ou s'est faite entre la Douma progressiste et les manifestations de Petrograd.

La mauvaise organisation dont la population civile souffre et se plaint autant que l'armée est depuis plusieurs mois l'objet des plus vives critiques de la part de l'Assemblée. Il est donc naturel que le cortège des manifestants se soit spontanément rassemblé devant le palais de Tauride, où siège la Douma. Mais il importe de savoir que le bloc progressiste, dont les sentiments patriotiques sont ardents, s'est efforcé, tous ces temps-ci, d'exercer sur la foule une action modératrice. La presse de gauche a adjuré les travailleurs de conserver le calme. Le vieux chef socialiste Plechanof s'est joint aux bourgeois libéraux pour demander à la population ouvrière d'éviter tous les excès. Si d'autres influences s'exercent en sens contraire (car le socialisme russe est loin d'être uni), il serait cependant permis de considérer comme une cir-

constance heureuse qu'un contact pût s'établir entre une population irritée et les membres de la Douma qui savent que le désordre nuirait à la bonne marche de la guerre sans remédier aux lacunes de l'administration.

D'ailleurs, si le gouvernement est rendu responsable de la crise, tous ses membres ne sont pas également impopulaires. A côté de M. Protopopof, qui, de député libéral étant devenu ministre, semble avoir perdu la tête et succombé à la folie des grandeurs, il y a, au ministère, un homme comme M. Rititch qui possède des sympathies. Cet ancien collaborateur du respecté M. Krivochéine dans l'œuvre de la réforme agraire était justement le ministre du Ravitaillement. On voit, par cet exemple, qu'il se rencontrera peut-être encore des éléments pour une solution de la crise, même dans les milieux gouvernementaux.

Jacques BAINVILLE

LE "TIP" remplace le Beurre
Aug. Pellerin, 82, r. Rambuteau (165 161/24)

LES MENSONGES DE L'ALLEMAGNE

La violation de la Belgique et l'Angleterre

LONDRES, 14 mars. — Le ministre des Affaires étrangères communique la note suivante :

Le ministre des Affaires étrangères a déjà publié, le 18 janvier dernier, un démenti catégorique de la déclaration parue dans la presse allemande suivant laquelle le gouvernement anglais avait décidé, en 1887, de ne pas s'opposer à la violation de la neutralité de la Belgique par des troupes étrangères, pourvu que tous les dégâts commis par l'invasisseur soient indemnisés.

En dépit de ce démenti, la presse allemande poursuit ses efforts en vue d'excuser la violation de la Belgique en 1914 par les troupes allemandes, en attribuant faussement au gouvernement anglais de 1887 certaines vues renfermées dans une lettre anonyme écrite au *Standard* le 4 février 1887. Il est vrai qu'une telle lettre parut dans le *Standard* à la date ci-dessus mentionnée et fut commentée ensuite par la presse anglaise. Comme on craignait que ces commentaires ne fussent naitre un malentendu quant à l'attitude officielle du gouvernement anglais, lord Vivian, ministre d'Angleterre à Bruxelles, avec l'approbation du gouvernement anglais, informa le gouvernement belge qu'aucune importance ne devait être attachée aux commentaires parus dans la presse au sujet de la neutralité de la Belgique, car ils n'étaient aucunement inspirés et ne représentaient pas les vues du gouvernement anglais.

Le bâtonnier Labori est mort

C'est avec une profonde émotion qu'on a appris, à Paris, la mort de M. Labori, survenue, hier matin, à son domicile, rue Pigalle. Depuis longtemps déjà l'éminent avocat souffrait d'une grave affection cardiaque.

C'est une grande figure du barreau français qui disparaît.

On se souvient qu'invité par le barreau de Londres, en 1901, il fut, chez nos amis de l'autre côté du Détroit, l'objet d'une manifestation dont on ne trouverait de précédent que dans celle qu'ils organisèrent en l'honneur du grand Berryer.

Les Etats-Unis d'Amérique l'accueillirent aussi avec le même enthousiasme. Au cours de ce voyage, il fut atteint d'une crise d'appendicite aiguë et dut être opéré sur-le-champ.

Son éloquence, tout à la fois passionnée et maîtresse d'elle-même, s'appuyait sur un don de persuasion qui la faisait rechercher dans les causes les plus difficiles. Sa plaidoirie pour Vaillant, après l'attentat de la



M. LABORI

Chambre des députés, le révéla comme un avocat d'assises hors de pair.

On n'a pas oublié la vaillance dont il fit preuve pendant l'affaire Dreyfus. C'est à Reims, durant les débats de cette cause célèbre, qu'il faillit être victime d'un attentat dirigé contre sa personne.

La dernière affaire sensationnelle où il nous fut donné de l'entendre fut le procès de Mme Caillaux.

Son activité électorale lui faisait abandonner parfois les graves soucis du Palais pour l'art et la littérature. Il avait fondé une revue où il aimait à exposer et à défendre les idées qui lui étaient chères. Mais ce n'était là que son violon d'Ingres, le barreau absorbant le plus clair de son temps.

Elu membre du conseil de l'Ordre avec un nombre de voix qui n'avait pas encore été atteint, il obtint deux ans après la haute distinction du bâtonnat.

Il remplit ces délicates fonctions avec un tact et une distinction qui, lorsque son mandat expira, le lui firent renouveler aux acclamations de ses confrères.

Fernand Labori fut quelque temps député de Seine-et-Oise. Mais la vie parlementaire ne convenait guère à son tempérament. Aux élections suivantes, il ne se représenta pas.

Il était né à Reims, le 18 août 1860, et était inscrit au barreau de Paris depuis 1884. Second secrétaire de la Conférence des avocats, il avait prononcé le discours de rentrée en décembre 1888 et avait pris comme sujet le *procès de l'affaire du collier*.

LE PAPE CONDAMNERA

LA GUERRE SOUS-MARINE

MILAN, 14 mars. — Le correspondant du *Corriere della Sera* pour le Vatican, M. F. Carry, confirme que l'allocution du pape au prochain consistoire, qui se tiendra à la fin du présent mois, aura trait à la question de la guerre.

Le pontife est, dit-on, profondément affecté de l'extension et du caractère implacable que prend la guerre sous-marine. Il jugerait l'heure venue d'une protestation et d'un avertissement au nom des préceptes divins contre ces violations extrêmes des lois humaines.

BUREAUX

Fauteuils, mach. à écr., coffr.-forts, Classés, Janiaud, 61, r. Rochecouart.

DERNIÈRE HEURE

LES ANGLAIS à 30 milles au delà de Bagdad

LONDRES, 14 mars. — Les rapports officiels du 12 et du 13 mars font connaître que nos avant-gardes se sont avancées à une distance de 30 milles en amont de Bagdad et ont pris les mesures nécessaires pour prévenir l'inondation de la ville au moment de la prochaine crue.

A Bagdad, la petite fabrique d'armes est en bon état de réparation. Les ateliers de chemins de fer contiennent, avec des machines propres au service, cinq locomotives intactes, quelque matériel roulant et une grande quantité de vieille artillerie comprenant quelques canons en bronze et un stock de munitions de toutes sortes.

Nous avons repris possession des canons qui nous avaient été enlevés lors de la reddition de Kut-el-Amara en 1916.

Mouvements de troupes allemandes

LONDRES, 14 mars. — Suivant le correspondant du *Times* à Amsterdam, la clôture de la frontière hollandaise se rattache à d'importants mouvements de troupes allemandes, et l'on croit qu'elle durera six semaines.

Le *Telegraaf* apprend que toutes les relations postales entre la Hollande et la Belgique ont été suspendues.

La discussion du rapport sur les Dardanelles

LONDRES, 14 mars. — A la Chambre des Communes, M. Asquith demande aujourd'hui si le gouvernement donnera des facilités pour discuter le rapport sur les opérations des Dardanelles.

M. Bonar Law répond que le gouvernement est prêt à se mettre à la disposition de la Chambre lundi ou mardi pour la discussion.

Incident de frontière

Un aviateur allemand est atteint par le feu des soldats hollandais

AMSTERDAM, 14 mars. — Un incident tragique s'est produit dans les environs de la petite ville hollandaise de Aerdenburg, tout près de la frontière belge.

Un avion allemand étant venu survoler le territoire hollandais, les troupes chargées d'assurer la surveillance de la frontière ouvrirent sur lui un feu nourri. L'aviateur allemand, blessé, perdit la maîtrise de son appareil, dont le moteur s'arrêta et qui atterrit à quelques mètres de la frontière devant la triple barrière de fils de fer électrifiés qui sépare aujourd'hui les deux pays.

Les soldats hollandais se précipitèrent pour s'emparer de l'aéroplane ; mais, par un suprême effort, l'aviateur blessé réussit à remettre le moteur en marche et à faire faire à son avion, par-dessus les fils, un bond qui le projeta sur le sol belge. Là, des fantassins allemands, qui avaient assisté, de loin, à la scène, accoururent. Le pilote, épuisé par l'effort qu'il venait de fournir, s'était évanoui, et il fallut l'enlever de son siège pour le diriger vers une ambulance voisine.

M. Schröder condamné en Hollande

AMSTERDAM, 14 mars. — La Cour de justice de La Haye vient de condamner M. Schröder, rédacteur en chef du *Telegraaf*, à trois mois de prison pour avoir écrit un article antiallemand intitulé : « La canaille de l'Europe ». — (Radio.)

Les événements de Pétrograd

L'agitation est toujours extrême

PÉTROGRAD, 14 mars. — Aussitôt connu le vote par la presque unanimité de la Douma de l'ordre du jour présenté par M. Milioukoff, demandant des mesures immédiates en vue d'assurer le ravitaillement de la population, le prince Galitzine a convoqué un conseil extraordinaire des ministres qui s'est réuni le 11, à 9 heures du soir, tandis que dans les rues de la capitale se prolongeaient les manifestations. Ce conseil ne s'est terminé que très tard dans la nuit.

Sous la présidence du prince Galitzine, le général Belaïeff, ministre de la Guerre ; l'amiral Grigorievitch, ministre de la Marine ; M. Rititch, ministre de l'Agriculture ; le prince Chakhovskoi, ministre de l'Industrie et du Commerce, et M. Voïnovsky-Krieger, ministre des Voies et Communications, y assistaient, ainsi que le président du Conseil de l'Empire, M. Tcheglovitch et le président de la Douma, M. Rodzianko, avec ses vice-présidents, le maire de Pétrograd, M. Lélianov, le secrétaire d'Etat M. Krijanovsky, et le président des zemstvos du gouvernement de Pétrograd.

On notait l'absence de M. Protopopoff, ministre de l'Intérieur.

Le ministre de l'Agriculture, M. Rititch, fournit des explications détaillées sur la crise. Il déclara que le retard apporté dans le transport des vivres destinés à Pétrograd avait été causé par les violentes tempêtes de neige qui ont sévi pendant tout le mois de février. Il ajouta que les mesures les plus urgentes avaient été prises et que cent wagons de farine étaient annoncés pour le jour même.

M. Rodzianko s'éleva avec véhémence contre la négligence de l'administration et déclara la nécessité de confier dorénavant aux organismes communaux tout l'ensemble des approvisionnements destinés à Pétrograd.

Le Conseil se rallia à sa proposition ; toutefois, le prince Galitzine fit observer que cette extension des pouvoirs municipaux nécessiterait une refonte complète des lois existantes. M. Rodzianko et M. Tcheglovitch prirent alors l'engagement de faire voter d'urgence cette réforme.

Cependant, le lendemain matin, l'ajournement de la Douma était décidé. Dès que la nouvelle fut connue, les manifestations populaires prirent un caractère plus accentué. L'interdiction de paraître, à partir du 11 mars, signifiée aux journaux, ne fit qu'augmenter l'incertitude publique. Des ouvriers quittèrent leurs usines et leurs ateliers et des troupes sillonnèrent la ville. Par endroits, les soldats fraternisèrent avec le peuple.

L'agitation est toujours extrême. On manque de nouvelles précises sur la situation à Moscou. (Radio.)

LA GUERRE SOUS-MARINE

LE BILAN D'UNE SEMAINE

Le relevé hebdomadaire des entrées dans les ports français pendant la semaine du 4 au 11 mars inclus indique l'entrée de 707 navires de commerce de toutes nationalités, jaugeant plus de 100 tonnes net, exclusion faite des bateaux de pêche et du cabotage local.

2 navires de 1.500 tonnes brut ont été coulés par des sous-marins ou des mines.

Aucun bateau de pêche français n'a été coulé.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

LA RUPTURE de la Chine avec l'Allemagne

WASHINGTON, 14 mars. — On annonce officiellement que la Chine a rompu ses relations diplomatiques avec l'Allemagne.

LONDRES, 14 mars. — Le dernier effort qu'a fait l'Allemagne pour sauver la situation a été sa réponse à la note chinoise qui a été remise hier au ministère des Affaires étrangères. Dans cette note, l'Allemagne exprimait le regret de ne pouvoir modifier sa politique sous-marine, mais elle promettait de faire tous ses efforts pour sauvegarder les vies et les biens des Chinois.

Commentant la rupture entre la Chine et l'Allemagne, le *Daily News* écrit :

« Il est probable que l'état de guerre suivra de près la rupture des relations diplomatiques. Cela ne signifie pas que la Chine prenne immédiatement une part active à la grande lutte que les Alliés poursuivent contre les empires centraux ; toutefois, la déclaration de guerre de la Chine ne serait pas sans signification. Ce serait un grave coup porté à l'Allemagne, qui considère depuis longtemps la Chine comme un de ses champs d'expansion commerciale futurs. Les navires allemands internés dans les ports chinois seraient perdus pour l'Allemagne. Enfin, les Alliés pourraient faire appel à l'immense réservoir de main-d'œuvre que constitue l'Empire du Milieu. »

Des Serbes sont enrôlés de force dans l'armée bulgare

CORFOU, 13 mars. — Le gouvernement bulgare ordonne le recrutement dans toute la région de la vallée serbe de la Morava.

Le recrutement dans la Macédoine serbe a déjà eu lieu. Ces deux mesures sont contraires au droit des gens dont les prescriptions stipulent que les habitants des pays envahis serbes restent sujets serbes, ne pouvant pas servir dans une armée étrangère, surtout pas dans une armée bulgare qui est en guerre contre leur patrie. Il est de la dernière sauvagerie de forcer des sujets serbes à tirer sur leurs propres frères.

Un tel recrutement de force de sujets étrangers n'existe, dans cette guerre, dans aucun autre pays. Il y avait des exemples que les Allemands aux Autrichiens emploient les habitants des pays envahis pour différents travaux militaires ; il y avait des exemples que ces puissances en prenaient dans leur propre armée, mais il est sans exemple, sans précédent, que l'on procède dans les pays envahis au recrutement en règle. Il est certain que les Bulgares eux-mêmes ne s'attendent pas à des résultats satisfaisants du recrutement dans la Morava serbe et le fait qu'ils procèdent au recrutement prouve tout autre chose, et il est avéré qu'ils recrutent pour pouvoir en toute tranquillité supprimer la population serbe mâle tout entière, sous prétexte de désertion.

Le président Wilson

a besoin de quelques jours de repos

LONDRES, 14 mars. — Une dépêche de Washington au *Times* confirme que le docteur Grayson, médecin de M. Wilson, a de nouveau conseillé au président de s'aliter. Son indisposition n'est nullement alarmante, mais il est nécessaire qu'il se repose, les derniers jours pendant lesquels le président s'était levé ayant fatigué le malade.

Mort du chef des Pavillons-Noirs

MARSEILLE, 14 mars. — D'après un télégramme officiel d'Hanoi au *Courrier Saïgonnais*, Luu-Vinh-Phuoc, ancien chef des Pavillons-Noirs, serait mort à Kin-Tchéou, le 9 janvier.

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Dans la région de Lassigny, nous avons exécuté divers coups de main sur les tranchées allemandes et mis en fuite une reconnaissance ennemie.

Au nord-est de Soissons, une tentative de coup de main sur nos postes près de Soupir a été repoussée.

DANS LA REGION BUTTE DU MESNIL-MAISSONS-DE-CHAMPAGNE, LES ALLEMANDS ONT LANCÉ, HIER, VERS 18 HEURES, DEUX VIOLENTES CONTRE-ATTAQUES SUR DES OUVRAGES CONQUIS PAR NOUS A LA GAUCHE DU SECTEUR. L'ENNEMI N'A PU ABORDER NOS POSITIONS EN AUCUN POINT ET A SUBI DE PORTES PERTES. LA LUTTE A LA GRENADE S'EST POURSUIVIE TOUTE LA NUIT AVEC ACHARNEMENT ENTRE LA COTE 185 ET MAISONS-DE-CHAMPAGNE OU NOUS AVONS CONQUIS DE NOUVEAUX ELEMENTS DE TRANCHÉES.

DANS LA REGION AU SUD DE SAINT-MIHIEL, HIER DANS LA JOURNÉE, UNE OPERATION VIVEMENT MENÉE PAR NOS TROUPES NOUS A PERMIS D'ENLEVER LA FERME DE ROMAINVILLE ET DE FAIRE UNE TRENTAINE DE PRISONNIERS. NOS DETACHEMENTS ONT, EN OUTRE, PENETRÉ SUR QUATRE POINTS DIFFERENTS DANS LES TRANCHÉES ALLEMANDES, ENTRE LA MEUSE ET LA FORET D'APREMENT, ONT POUSSÉ JUSQU'A LA DEUXIEME TRANCHEE ALLEMANDE ET ONT RAMENE DE NOUVEAUX PRISONNIERS.

Pendant la nuit, lutte d'artillerie assez vive dans tout ce secteur.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Au cours de la journée, nous avons continué à progresser à la grenade dans la région de Maisons-de-Champagne, malgré un violent bombardement de l'ennemi qui a fait usage d'obus lacrymogènes.

Sur la rive gauche de la Meuse, notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les organisations ennemies. Un observatoire a été détruit près de Montfaucon.

Front belge

Violente lutte de bombes dans la région de Steenstraete-Hel-Sas. Activité habituelle des artileries sur l'ensemble du front belge.

Front britannique

AU NORD DE L'ANGRE, NOUS AVONS AVANCE NOTRE LIGNE SUR UN FRONT DE 2.500 METRES ENVIRON AU SUD-OUEST ET A L'OUEST DE BAPAUME.

UNE NOUVELLE PROGRESSION A ETE EGALLEMENT REALISEE SUR UN FRONT D'ENVIRON DEUX KILOMETRES AU SUD-OUEST D'ACHIEZ-LE-PETIT. NOS TROUPES ONT PRIS POSSESSION D'ENVIRON 1.000 METRES DE TRANCHÉES AU SUD-OUEST DES ESSARTS (NORD-EST DE GOMMECOURT).

Un raid ennemi, effectué dans la journée au nord-est d'Arras, n'a pu parvenir jusqu'à nos lignes.

La nuit dernière, un coup de main a été exécuté sur les tranchées allemandes à l'est d'Armentières.

Les positions ennemies ont été efficacement bombardées au cours de la journée, au nord de la Somme et à l'est d'Arras, où deux explosions ont été provoquées par nos feux.

Grande activité d'artillerie à l'est d'Armentières et dans le secteur d'Ypres.

Front italien

Pendant la journée du 13, actions habituelles d'artillerie et petites rencontres de patrouilles dans la vallée de la Brenta et du Frijido ; nous avons fait quelques prisonniers.

Sur le Carso, une de nos patrouilles a fait sauter un dépôt d'explosifs dans les lignes ennemies, près de Spasapani, et notre artillerie a détruit un poste d'observation dans le secteur de Bascomolo.

Un avion ennemi a jeté des bombes sur Gorizia, causant quelques victimes dans la population.

Ce que l'on dit à l'étranger

LES IMPRESSIONS DE M. GERARD

New-York Globe : Il y a deux ans et demi, l'ambassadeur Gerard professa une bonne opinion du gouvernement de Berlin. Il revient à présent de ce qu'il a vu. Il a vu le gouvernement allemand à l'œuvre et il est maintenant persuadé que ce gouvernement est capable de toute sorte de fourberies ; peu à peu il a acquis la conviction que l'Allemagne a créé une machine immorale et impitoyable, profondément dangereuse pour le monde et particulièrement pour ce pays.

LA CRISE ALIMENTAIRE EN ALLEMAGNE

Berliner Tageblatt (Theodor Wolff) : Nous mangerions avec plus de résignation nos raves quotidiennes si nous savions que tous les Allemands sont réduits comme nous à la portion congrue ; mais les raves ont mauvais goût quand nous apprenons qu'ailleurs on mange des oûts et du beurre...

Tout cela sera fort pittoresque pour nos arrière-neveux, mais pour le moment la situation est terriblement sérieuse ; nous ne connaissons pas encore la misère sinistre dont Michaelis nous a menacés, mais notre misère est déjà assez lourde et il suffit, pour en avoir le sentiment, de contempler les longues théories de gens qui attendent devant les magasins et d'observer les regards des femmes et des mères.

LA PRISE DE BAGDAD

Konstanzer Zeitung : Le but de guerre de l'Allemagne de communiquer par terre de Hambourg à Bagdad a été reculé en Mésopotamie. Sans doute, dans l'avenir, les empires centraux et la Turquie feront tout leur possible pour soumettre à leur influence les terres promises de l'Ancien Testament.

La domination anglaise du golfe Persique à Bagdad prouverait la protection stratégique et politique la plus efficace pour l'Inde.

LA CRISE DE LA BIÈRE EN ALLEMAGNE

Rheinischwestfälische Zeitung : Depuis quelques jours, des pourparlers ont lieu à Berlin entre les représentants des syndicats allemands de brasseries au sujet de la future réglementation de la production de la bière. Les représentants du gouvernement ont aussi assisté aux délibérations. On devait, paraît-il, d'après de la quantité d'orge travaillée en temps de paix, dont un pourcentage déterminé était réservé aux besoins de l'armée. Mais ce contingent n'a pas pu être maintenu.

La Bourse de Paris

DU 14 MARS 1917

Le marché reste dans l'expectative. Au parquet, les fluctuations de cours sont peu importantes. En coulisse, les industrielles russes reprennent en moyenne une dizaine de points, cependant que les cuprifères américaines résistent, de leur côté, plus ou moins réalisées.

Dans le groupe de nos rentes, notons une légère reprise de notre 3 % à 61,35 et la fermeté du 5 % à 88,10. Fonds étrangers calmes, non loin de leur clôture précédente.

Du côté des établissements de crédit, le Lyonnais passe de 1180 à 1190.

Grands chemins français diversement tenus. Parmi les lignes espagnoles, le Nord-Espagne s'alourdit à 422, tandis que le Saragosse se maintient à 424.

Cuprifères sans aucune animation.

CHANGES

Londres, 27/9 ; Suisse, 116 ; Amsterdam, 235 ; Petrograd, 162 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 71 1/2 ; Barcelone, 621 1/2.

Crédit Foncier de France

Chaque jour le succès de l'émission d'obligations Foncières et Communales qui aura lieu le 24 courant s'affirme, de plus en plus, comme devant dépasser tout ce que l'on avait prévu.

Ces titres, au nominal de 300 francs et portant intérêt à 5 1/2 0/0, sont offerts au public au prix de 280 fr. 40 — jouissance du 1^{er} octobre 1917 — pour les obligations en libération libérées et de 285 francs pour celles dont la libération s'effectuera par des versements échelonnés de quatre mois en quatre mois jusqu'au mois de mai 1920.

Les nouvelles obligations ne sont pas seulement attrayantes par leur rendement qui, sur la base du prix d'émission, ressort à 5,78 0/0 brut ; elles le sont aussi par la grande sécurité qu'elles offrent aux capitaux de placement. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, qu'en plus de la signature de la plus puissante de nos sociétés de crédit hypothécaire toutes les obligations qu'elle émet ont pour garantie un portefeuille de prêts consentis soit à des communes, soit à des propriétaires fonciers, et productifs d'annuités qui doivent toujours être au moins égales, sinon supérieures, à celles qui sont dues aux porteurs d'obligations. D'autre part, jamais le montant total de ces obligations ne peut dépasser le chiffre global des avances faites aux emprunteurs sous le couvert d'une hypothèque de premier rang.

Mais aux avantages qu'offrent les obligations Crédit Foncier, en tant que sécurité et rendement élevé, vient s'ajouter celui qu'elles tiennent de leur qualité de b'lets de loterie et ce n'est pas le moins prisé. Or, à ce point de vue spécial, la nouvelle émission est plus favorisée que ne l'ont été les précédentes. L'ensemble des lots affectés aux six tirages qui auront lieu tous les deux mois, forme, chaque année, un total de 2.470.000 fr. dont un lot de 500.000 fr. et 5 lots de 250.000 fr.

Tous les porteurs d'obligations anciennes du Crédit Foncier s'empresseront de souscrire, pour joindre ces nouveaux titres à ceux qu'ils possèdent déjà — et qu'ils conservent précieusement — afin d'accroître d'autant leurs chances de toucher un lot important. A ces fidèles clients du Crédit Foncier viendra s'ajouter une couche nouvelle d'acheteurs s'empressant de profiter de la cilité qui leur sont accordées pour devenir sans avoir à déboursier d'un coup une grosse somme, propriétaires d'un titre susceptible de leur procurer un jour sinon une fortune, du moins une agréable aisance. On peut n'avoir pas toujours 300 francs de disponibilités, mais il est toujours facile d'économiser 25 ou 30 francs tous les quatre mois pour faire face aux échéances fixées dans les prospectus d'émission. Il n'est donc nul besoin d'être prophète pour prédire à la nouvelle émission du Crédit Foncier un succès sans précédent.

LE MONDE

LES COURS

— L'état général de S. A. R. la duchesse de Connaught s'aggrave; la nuit a été mauvaise.

— S. M. le roi Alphonse XIII quittera Madrid ce soir, pour se rendre à Séville et faire une visite aux villes éprouvées par les inondations.

— Le ministre de France au Danemark, M. Edmond Bapst, a été reçu en audience particulière par S. M. le roi Christian X, auquel il annonça que le président de la République avait conféré à S. A. R. le prince royal Frédéric la grand'croix de la Légion d'honneur, à l'occasion de la majorité de celui-ci.

— Le prince a été décoré en même temps de l'ordre russe de Saint-André, de l'ordre italien de l'Annunziata et de l'ordre suédois des Séraphins.

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique, a été reçu hier comme membre temporaire M. Renald Sanchez, ministre plénipotentiaire du Chili à Bruxelles, présenté par M. Paul Desprez et M. Joseph Faure.

INFORMATIONS

— La duchesse de Montesquiou-Fezensac et la vicomtesse de Levis-Mirepoix ont quitté Paris pour se rendre à Pau.

— M. Cooreman, ministre d'Etat de Belgique, victime d'un accident d'automobile sur la route de Paris au Havre, et qui fut sérieusement contusionné, est dans un état satisfaisant.

NAISSANCES

— La comtesse de Villefranche, née de Mérode, a donné le jour à une fille: Marie-Henriette.

— Mme H. d'Esclath, née de Lussy, a mis au monde une fille: Odile.

MARIAGES

— Hier a été célébré, dans la plus stricte intimité, en la chapelle des catéchismes de la basilique de Sainte-Clotilde, le mariage du comte Charles-Louis de Kergorlay, fils du comte de Kergorlay et de la comtesse née La Rochefoucauld, avec Mlle d'Albon, fille du marquis d'Albon, décédé, et de la marquise,



LES MARIÉS A LA SORTIE DE LA CHAPELLE DE SAINTE-CLOTILDE

née Nectancourt-Vaubécourt. La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Salmon, curé de Saint-Séverin.

Les témoins du marié étaient: le duc d'Estissac et le comte Christian de Kergorlay, ministre plénipotentiaire, ses oncles; ceux de la mariée: le marquis de Nectancourt-Vaubécourt et le baron Georges de Balorre, ses cousins.

— A Anglet, près de Bayonne, vient d'être célébré le mariage du marquis de Las Claras, avec Mrs Sally Abell.

DEUILS

— Les obsèques de la comtesse Clary, née Marion, demoiselle d'honneur de S. M. l'impératrice Eugénie, veuve de l'aide de camp du prince impérial, ont été célébrées à midi, hier, en l'église Saint-Philippe-du-Roule.

En l'absence du comte Clary, son fils, malade, le deuil était conduit par le baron de Beauverger, son gendre, M. Edmond de Beauverger, son petit-fils, le général baron Marion, son frère. Du côté des dames: la baronne de Beauverger, sa fille, Mlle Mathilde de Beauverger, sa petite-fille, la baronne Marion, sa belle-sœur.

— On annonce la mort, à Anderlecht (faubourg de Bruxelles), de M. Jules Vandenberghe, ancien premier ministre.

Nous apprenons la mort:

De M. Planteau, président honoraire à la Cour d'appel, qui venait de prendre sa retraite, décédé subitement hier dans le cabinet de M. Monier, premier président;

De lady Wicklow, qui a succombé, dans une maison de santé de Dublin, à la suite d'une intervention chirurgicale;

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Le temps a été délicieux depuis trois jours à Monte-Carlo. A la fin de la journée, on se réunit à l'heure du thé. La comtesse de Clermont-Tonnerre recevait l'infant don Luis-Ferdinand et sa cousine la princesse Elvire de Bourbon, la princesse Amédée de Broglie, la comtesse de Bertheux. Mme Ernesta Stern avait pour convives le prince et la princesse Danilo de Monténégro, la princesse Ghika et le célèbre baryton Battistini.

— Avant-hier a eu lieu, à Nice, la grande fête de charité au profit de la Croix-Rouge roumaine, organisée par le comte Gautier-Vignat, consul de Roumanie, président, le prince Ghika et le comte de La Salle, vice-présidents.

— Mme Mackay vient d'arriver dans la Principauté.

— Mme Townshend, femme du général anglais, est en visite chez sa mère, la comtesse Cahen d'Anvers, au Cap-Martin.

— Mrs Stanhope reçoit le dimanche en sa villa "le Réve".

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52 41. Bureaux: 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 4 à 6 heures. Prix succursales consentis à nos abonnés.

B L O C - N O T E S

Du pain rassis, nous allons passer au pain bis — lequel d'ailleurs restera rassis — parce que, pour assurer la soudure entre la récolte 1916 et celle de l'année 1917, il est nécessaire, paraît-il, de mêler au pur froment des féverolles, du maïs, et je ne sais quoi encore.

Les Parisiens, comme tous les Français de France, qui seront logés à la même enseigne, accepteront gaillardement, j'en demeure convaincu, ce petit sacrifice. Pourtant, ils auraient pu continuer à manger du pain blanc, du pain plus blanc même qu'avant la guerre.

Notre colonie d'Indochine avait fait savoir, en effet, qu'elle pouvait mettre à la disposition de la métropole deux millions d'hectolitres de riz. Deux millions d'hectolitres! Vous avez bien lu. Or, la farine de riz blanchit la pâte du pain au lieu de l'assombrir. De plus elle est d'un goût savoureux. Le pain contenant une certaine proportion de farine de riz vaut le meilleur pain fait uniquement de pure fleur de froment. Il se trouve même des gens pour dire qu'il est meilleur.

La Chambre avait donc autorisé, acceptant l'offre de l'Indochine, le mélange d'une certaine quantité de farine de riz à la farine de froment. Mais voilà! Les protectionnistes se sont émus. Si le pain mélangé de riz est si bon que ça, ont-ils pensé, après la guerre les mangeurs de pain insisteront pour que les boulangers continuent. Il ne faut pas que le pain de guerre soit trop agréable au goût. Ça donnerait aux consommateurs de mauvaises habitudes, et plus tard, la paix une fois rétablie, deux millions d'hectolitres de riz entreraient toujours en France, faisant concurrence au blé produit par notre agriculture nationale. Par conséquent il faut refuser l'offre de l'Indochine: elle est dangereuse, elle est injuste. Mieux vaut mêler la pâte de féverolles et de maïs: nul ne songera jamais à demander qu'on le fasse un jour de plus qu'il ne sera nécessaire!

Le Sénat s'est converti à cette opinion, et voilà pourquoi nous allons avoir du pain bis.

C'est tout de même un peu triste. Et c'est un mauvais départ. A ce moment même où l'Angleterre s'apprête à accorder à ses colonies un régime douanier qui les favorisera, qui les unira d'une façon plus intime à la métropole, nous faisons tout le contraire. Nous nous obstinons à vouloir qu'il y ait deux Frances: celle de la métropole, privilégiée, celle de nos colonies, dont on se méfie, et que l'on tend à considérer comme des empêchures de danser en rond. C'est une conception très étroite et qui, pour des avantages particuliers et immédiats, sacrifie l'avenir.

Pierre MILLE.

Aristocratie

Un châtelain des bords de la Loire, homme de noblesse fort convenable, avait les plus belles tapisseries et les plus beaux meubles du monde. Et de l'argenterie marquée d'anciens poinçons, et une vaisselle magnifique. Jamais on ne servit meilleurs repas dans un plus somptueux décor.

Or, dernièrement, il reçut quelques amis. Quoi! Que s'était-il passé? La salle à manger avait été dépourvue de ses meubles antiques. Un non petit mobilier du faubourg Saint-Antoine les remplaçait. Sur la table, des assiettes de faïence et des couverts de ruolz.

Les convives ne posèrent d'abord aucune question. Mais, dans les verres trop simples, le vin restait chaleureux. Quand vint le dessert, quelqu'un renonça joyalement à la discrétion:

— Dites, vous avez vendu vos meubles?

— Non, dit le châtelain, ils sont au grenier.

— Au grenier!

— Oui... Que voulez-vous? J'avais tellement peur de passer pour un nouveau riche!

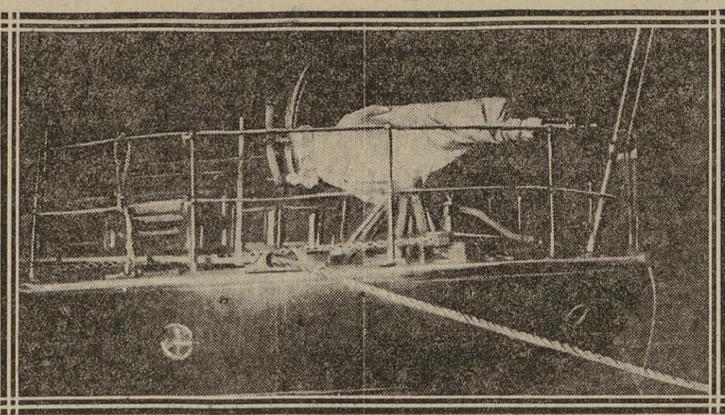
Prévenons les fournisseurs de l'armée. Le bois blanc se portera beaucoup après la guerre.

Le cargo capitain

Un navire de guerre est venu s'emboîser non loin du Louvre.

Quand nous disons un navire de guerre, nous ne voulons désigner ni un cuirassé ni un torpilleur. Aux jours où nous sommes, tous les navires sont de guerre, ou du moins en guerre.

Celui-ci est un simple cargo, faisant le commerce entre Londres et Paris. Il s'est armé contre les sous-marins. Cet objet enfoui sous une toile blanche, c'est un canon. A lui seul, l'humble bateau a intéressé les



C'EST LE PREMIER NAVIRE MARCHAND ARMÉ QUI ARRIVE A PARIS
Photographie montrant nettement le canon-revolver enveloppé, prise hier, à 7 heures du soir, au port Saint-Nicolas

curieux aussi vivement qu'aurait pu le faire l'escadre entière de la Méditerranée. Il y a eu foule sur le quai.

La Seine, depuis le temps qu'elle coule entre le Louvre et la Tour de Nesle, en a vu, si l'on peut dire, de toutes les couleurs. Mais elle n'eût point cru qu'elle charriera jamais des vaisseaux armés. Elle doit être contente. C'est une guerre!

Et nous sommes contents aussi. Nous disons:

— Allons! nous tenons.

LE FRONT DE PARIS

Le père Craquezin est un vieux monstre. Il n'y a pas d'homme plus laid dans la France entière. Boutonneux, grailonneux, un peu bancal, agité de tics perpétuels, sale, en outre, comme Job sur son fumier, il dégoutait à jamais de l'humanité si l'on pouvait croire, vraiment, qu'il en fit tout à fait partie.

Quant à la mère Craquezin, elle va de pair avec son horrible époux. Néanmoins, elle a reçu du diable, qui la forma, un caractère assez odieux pour rebuter le vieux Craquezin lui-même, pourtant acariâtre au possible. Faire une partie de bridge avec ces gens-là, par exemple, voilà qui laisserait un saint: toutes les cinq minutes, les remarques déshabillées succèdent aux scènes les plus grossières.

Cependant, ma cousine Charlotte, dont la patience et la mansuétude ne sont pourtant pas les qualités dominantes, se trouve tout le temps chez ces gens-là. A chaque instant, elle y va jouer aux cartes. Elle y déjeune, elle y dîne, elle accueille de politesses, les promène, les amuse, les flatte.

Un beau jour, n'y pouvant tenir, je lui ai demandé:

— Ils vous plaisent tellement, Charlotte, vos nouveaux amis?

— Qui donc? Les Craquezin? Ce vieux couple d'oranges-outans? Je les ai en horreur, et ils m'assomment.

— Mais vous les fréquentez avec une assiduité...

— Eh bien, vous n'avez donc pas vu où ils habitent? En pleine avenue des Champs-Élysées, mon cher, non loin de l'Arc de Triomphe!

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

— Comment?... Mais je veux absolument avoir une fenêtre, d'où je pourrais contempler le défilé des troupes alliées victorieuses! J'ai les Craquezin sous la main: voilà mon affaire. Je ne me brouillerai avec eux qu'au lendemain des prochaines parades militaires. J'ai mon plan.

Machiavélisme de cette Charlotte!

Il faut dire que son optimisme naturel est égal à son esprit d'intrigue. Comme le père Craquezin gémissait, hier, et, tenant entre ses doigts séchées une tasse de thé, élevait tristement celle-ci, et nous prenait tous à témoin:

— Regardez, faisait-il, regardez comme ma main tremble! Ah! c'est affreux de vieillir! Voyez, voyez-moi donc trembler! Chaque fois que je porte une tasse pleine, c'est ainsi.

— Rien de plus commode pour faire fondre le sucre, répliqua doucement ma cousine.

— Etait-ce l'optimisme ou l'intrigue qui parlait de la sorte? L'une et l'autre, assurément.

— MARCEL BOULENGER.

Tout s'arrange

Une crémère de la rue des Martyrs subissait la même infortune que beaucoup de crémères de toutes les rues: elle n'avait pas de beurre à vendre. Aussi voyait-elle

d'un œil chagrin les recettes diminuer. De temps à autre, dans l'espoir de bercer son ennui, elle inveectivait contre le gouvernement. Mais ce procédé demeurait inefficace. Aucun agent de M. Herriot ne venait, pour l'apaiser, lui apporter la moindre motte de beurre.

Mais c'est une femme de tête, et une nature généreuse lui a départi une vive ingéniosité. Un beau matin, elle se mit à répondre aux clientes:

— Du beurre? Non, je n'ai pas de beurre. Mais j'ai du jambon.

— Du jambon? dirent les clientes interloquées.

— Oui, du jambon, et du saucisson aussi. Un excellent jambon; un délicieux saucisson.

Et elle leur montra, en effet, dans sa crémèrie, un étalage de charcuterie.

— Qu'est-ce que vous voulez? Puisqu'il n'y a plus de beurre, je vous offre des choses qu'on n'a pas besoin de faire cuire au beurre. Prenez du jambon, allez!

Vaincue par ce raisonnement, les clientes achetèrent du jambon, et du saucisson aussi. Les recettes de la crémèrie connaissent une prospérité nouvelle. Mais les charcutiers sont furieux. D'autant plus que le jambon de la crémèrie est meilleur marché que le jambon des charcutiers. Ils disent:

— Elle n'a pas le droit. C'est défendu.

Une désenchantée

Il fut un temps où les Turcs enfermaient leurs femmes et ne leur permettaient pas de montrer leur visage. Les choses ont bien changé. Elles ont bien changé, assurément. Voilà que Djemal pacha, le commandant des troupes ottomanes en Syrie, vient d'envoyer sa propre épouse en mission auprès de Guillaume II. Elle a pris le train toute seule, s'est arrêtée à Genève, où le premier « fils de chien » venu a pu la voir.

Arrivée à Berlin, elle a eu une entrevue avec le kaiser... Mahomet! Mahomet! les épouses des croyants se dévoilent devant les infidèles et leur parlent en secret. Les lois tombent en poussière, le prophète... Mais Allah est grand: il s'occupe de te venger.

« Li grand général »

C'était après la bataille de la Marne. Des troupes noires venaient d'arriver en grand nombre à Villers-Cotterets. On les avait logées un peu partout et jusque dans le musée Alexandre-Dumas. Le grand salon avait été transformé en dortoir.

Là, une peinture, entre toutes les autres, faisait l'admiration des Sénégalais. C'est le tableau qui représente, en grand costume, un général de la première République, l'intérieur de la Paillerette, père de l'auteur des Trois Mousquetaires.

Et, devant ce militaire de taille gigantesque et à l'uniforme éclatant, les tirailleurs échangeaient des réflexions pleines d'orgueil.

« Grand général nègre! Li bon! Li tout tué! Li tout commandé! Li emperour! »

LE PONT DES ARTS

Il paraît que M. Pierre Loti (qui, depuis le début de la guerre, sert aux armées) achève un nouveau volume destiné à faire suite à la Hyène errante. On se souvient des lignes passionnées que l'auteur de Mon frère Yves consacra aux Vieux-Tures. Nous verrons peut-être dans ce volume des lignes non moins passionnées contre les Jeunes-Tures.

LE VEILLEUR.

L'ÉCARTÈLEMENT

par Donahey



(Extrait du « Cleveland Plain Dealer ».)

MALENTENDUS

Chez la Baronne de Réaumur. Elle offre à ses habitués ce qu'elle appelle un « thé chantant » pour leur faire entendre « une jeune Norvégienne d'une grande beauté ». La Baronne aime à lancer des étiles. Elles sont le plus souvent sans voix et sans talent, mais presque toujours d'une grande beauté.

LA BARONNE DE RÉAUMUR (à M. des Ramiers). — Eh bien?... Comment la trouvez-vous?...

M. DES RAMIERS. — Epatante... et si son ramage ressemble à son plumage...

M^{me} DE RÉAUMUR. — Vous allez en juger... J'attends que M. Lagrath soit là pour la faire chanter...

M. DES RAMIERS (étonné). — Il va venir à cette heure-ci, Lagrath?...

M^{me} DE RÉAUMUR. — Mais... il me l'a promis... Ça vous étonne?...

M. DES RAMIERS. — Ah! Oui!... plutôt!...

M^{me} DE RÉAUMUR. — Pourquoi ça?...

M. DES RAMIERS. — Parce qu'il faut que le Sous-Secrétaire des Conserves et Boissons soit une jolie sinécure, pour que son titulaire puisse venir à cinq heures du soir se balader chez vous... même pour y rencontrer des jeunes filles d'une grande beauté... (Il rit.)

M^{me} DE RÉAUMUR (méfiante). — Pourquoi riez-vous?...

M. DES RAMIERS. — Parce que je suis de bonne humeur... C'est pas comme M. Montbard, tenez!... (A M. Montbard.) Pourquoi cette tête à porter le diable en terre?...

M. MONTBARD. — C'est vous qui me fichez la frousse, avec votre façon d'insinuer que le ministre ne viendra pas... Je ne suis venu que pour le voir, moi!...

M^{me} DE RÉAUMUR. — C'est gracieux pour Mme de Réaumur, ce que vous dites là!...

M. MONTBARD. — Ma bonne amie, la baronne est trop intelligente pour ne pas comprendre qu'un homme aussi occupé que moi n'a guère le loisir d'aller à des thé ou de prendre des distractions quelconques ou elles soient... (Il regarde sa montre.) Il est cinq heures un quart: si Lagrath n'est pas arrivé à la demie, je file, moi!...

ISEULT-MORGANE, BARONNE DE LA DÉMOLITION. (Elle entre dans un enroulement vapoureux de voiles et d'écharpes, et vient serrer la main de Mme Montbard.) — Merci de m'avoir conviée à cette fête charmante... (Elle promène autour du salon un œil inquiet.)

FOLLIGNY. — Si vous cherchez le Grand Neutre?... Il n'est pas là!...

ISEULT-MORGANE, etc., etc. (très sèche). — Je ne cherche personne...

FOLLIGNY. — Pardon... il m'avait semblé que...

M. DES RAMIERS. — D'ailleurs, au cas où vous l'auriez vraiment cherché, le Grand Neutre, rassurez-vous... Folligny se trompe... il est là... (La belle Mme Treille le regarde et pouffe.)

ISEULT-MORGANE, etc./etc. (air indifférent). — Ah!... (Un silence.) Où ça?...

M. DES RAMIERS. — Dans le petit boudoir rose... (A la belle Mme Treille, qui regarde encore et repouffe.) Qu'est-ce que vous avez?...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — C'est vous qui en avez de bonnes!...

M. DES RAMIERS. — Moi?... Pourquoi?...

LA BELLE M^{me} TREILLE (bas). — Vous lui dites qu'il est dans le petit boudoir rose... (Iseult-Morgane s'éloigne.) Et elle ne bronche pas!... Elle fait comme si vraiment elle le croyait... (Elle hausse les épaules.) Elle ne veut pas se mettre au diapason de la blague...

M. DES RAMIERS. — Mais ça n'est pas une blague... Il est vraiment là!...

LA BELLE M^{me} TREILLE (air de stupeur). — Là?...?... Le Pape?...

(M. des Ramiers la regarde sans comprendre.)

FOLLIGNY. — Qui est-ce qui parle du Pape?...

M. DES RAMIERS. — C'est madame Treille... je ne comprends pas à propos de quoi?...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Ah! par exemple!... Mais c'est vous qui venez de dire qu'il est là!...

M. DES RAMIERS (totalement ahuri). — Moi?... Oh!... ma tête!... J'ai dit que Louèche y est... (La belle Mme Treille écoute avec des yeux arrondis.) Ça n'a rien à voir avec le Pape, que je sache?...

LA BELLE M^{me} TREILLE (sa pensée évalue plutôt péniblement et sans rapidité). — Voyons?... Je n'y suis plus du tout... C'est donc M. de Louèche que vous appelez le Grand Neutre?...

M. DES RAMIERS. — Pas moi... C'est Mme de la Démolition qui l'appelle comme ça... Quand son cœur lui parle en vers... A moi, Neutre tout court suffit!...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Moi, j'ai compris que c'était du Pape qu'il s'agissait l'autre jour... Grand Neutre!... Bon Neutre, qui ne veut rien savoir, et cetera... Nous sommes d'ailleurs plusieurs qui avons compris comme ça!...

FOLLIGNY. — Louèche a compris autrement... heureusement pour Iseult-Morgane, etc., etc.

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Pourquoi blaguez-vous?... C'est pas de sa faute si elle s'appelle comme ça... On ne choisit pas ses noms!...

FOLLIGNY. — Je suis pourtant bien sûr que c'est elle qui a choisi ceux-là... (Lagrath paraît.) Ah!... Voici M. le Ministre des Conserves et Boissons qui fait son entrée... un peu tardive...

M. DES RAMIERS. — Alors, nous allons enfin entendre la jeune fille d'une grande beauté!...

M. MÉDARD LAGRATH (à demi-voix à

la baronne de Réaumur). — Elle est là?... M^{me} DE RÉAUMUR. — Depuis longtemps...

LAGRATH (bourru). — Ça veut dire que je suis en retard, ça?... Je le sais... Vous avez un coin où on peut causer sans être dérangé?...

M^{me} DE RÉAUMUR (elle hésite pour la forme). — Mon Dieu... oui... si on veut... relativement...

LAGRATH (péremptoire). — Bon... bon!... ne vous donnez pas la peine de ruser... Je sais que c'est plein de coins comme ça, chez vous... D'ailleurs, il ne s'agit pas cette fois de ce qu'on vous demande habituellement... Je voudrais dire quelques mots à Mme de La Démolition... tous vos invités pourront nous regarder... Pourvu qu'ils ne nous entendent pas, c'est tout ce que je demande... Et soyez sûre que je saurai reconnaître...

M^{me} DE RÉAUMUR (elle indique une porte). — Ici, c'est ma chambre... Entrez, vous causerez tandis que notre petite étoile chantera... L'avez-vous vue?... Elle est ravissante...

LAGRATH (de plus en plus péremptoire). — Ça m'est égal... Je suis ici pour affaires... uniquement...

(Un quart d'heure plus tard, dans la chambre de la baronne de Réaumur.)

LAGRATH (à Iseult-Morgane, etc., etc., qui entre). — Pardonnez-moi, madame, de vous prendre quelques-uns de vos précieux instants... Mais comme, visiblement, vous évitez de me rencontrer... que je me suis présenté inutilement trois fois chez Wollüstling... (Mouvement d'Iseult-Morgane, etc., etc.)... Pardon, chez vous... L'habitude, vous m'excusez?... et qu'il m'a été impossible de vous rencontrer, je me suis adressé à cette excellente baronne pour qu'elle me procure l'entrevue dont j'avais besoin...

ISEULT-MORGANE, etc., etc. (les cils baissés, très jeune fille). — Mon Dieu, monsieur le Ministre... je vous remercie de la... sympathie que vous avez bien voulu, dans nos diverses rencontres, me témoigner... Croyez que cette... sympathie m'honore et me touche très profondément... mais je suis au moment de... d'orienter ma vie dans une direction qui me fait juger préférable de... d'éviter des rencontres qui... qui pourraient troubler l'eau de l'Océan très bourgeois où je vais m'embarquer bientôt...

LAGRATH (très net). — Pardon... pardon, madame... Mais il y a malentendu... Malentendu complet de votre part... Là où vous avez cru apercevoir chez moi un... disons un sentiment, pour être corrects... il n'y avait absolument qu'un intérêt... Voici... Veuillez m'écouter avec attention, je vous prie... Je suis pressé et je ne vous retiendrai pas longtemps... Demain à sept heures et demie... vous voudriez bien dîner au café de la Guerre... où vous trouverez une table qui vous sera réservée et que vous reconnaîtrez parce qu'elle sera à côté d'une autre table sur laquelle seront des mimosas... Vous commencerez à dîner... Je viendrai peu après m'asseoir à la table aux mimosas, avec un monsieur... plutôt vieux, et plutôt mal, je suis obligé de vous le dire tout de suite... Ce monsieur est le sénateur Trucard, président d'une commission... la quelle commission doit décider de l'acceptation d'une fourniture de guerre, « les comprimés de mouton... »

ISEULT-MORGANE, etc., etc. — Mais... LAGRATH. — Laissez-moi finir, je vous en prie... Au bout d'un instant que nous serons là, Trucard et moi, je vous apercevrai... je me leverai... saluts, reconnaissance... réunion des couverts... La table aux mimosas sera assez grande pour trois... Vous... plaisez à Trucard, qui vous a remarquée déjà... vous le reverrez en dehors de moi... et... quand vous jugerez qu'il n'a plus rien à vous refuser, vous obtiendrez de lui qu'il fasse accepter les comprimés de mouton... Vous lui affirmerez qu'il y a, pour vous, à cette acceptation, un intérêt énorme, un intérêt de... vingt-cinq mille francs...

ISEULT-MORGANE, etc., etc. — Mais, monsieur le Ministre, cette affirmation fautive...

LAGRATH. — Pas fautive... Vraie... Elle sera vraie, vous entendez bien...

ISEULT-MORGANE, etc., etc. — ...

(Dans le salon.) M. MONTBARD (à M. des Ramiers). — Vous n'avez pas vu Lagrath?... M. DES RAMIERS. — Si... Mais il s'est

évanoué pendant que la jeune fille d'une grande beauté chantait... comme une seringue, il faut lui rendre cette justice... M. MONTBARD. — M'en f...! mais j'ai à parler à Lagrath d'une affaire très urgente... Il faut que je le retrouve... (Il s'élançait dans le boudoir rose).

THÉÂTRES

Notre Opéra à Rome. — On télégraphie de Rome que l'Association de la presse et le syndicat des chroniqueurs ont offert un déjeuner



M. SAINT-SAËNS, CHEF D'ORCHESTRE

au maître Saint-Saëns. Plusieurs discours ont été prononcés.

Aujourd'hui aura lieu, au Costanzi, la représentation de *Samson et Dalila*, que le maître doit conduire.

Les premières d'aujourd'hui. — Le Grand-Guignol donnera en matinée son nouveau spectacle.

Les Folies-Bergère donneront, ce soir, leur nouvelle revue avec Mlle Mistinguett en tête de liste.

Le théâtre Cluny donnera, en matinée, 115, rue Pigalle, d'Alexandre Bisson.

Dernières. — On annonce les dernières de *la Guerre et l'Amour*, à la Renaissance, et de *son petit frère*, au théâtre Edouard-VII.

Soirée supplémentaire. — Le théâtre Antoine, les Bouffes-Parisiens, le Gymnase et le théâtre Michel, la Porte-Saint-Martin et le Nouvel-Ambigu joueront exceptionnellement demain soir vendredi.

Odéon. — Une conférence de M. Léo Claretie précédera, cet après-midi, le spectacle de l'Odéon : *Bajazet* et *Il ne faut jurer de rien*.

Variétés. — Il est à signaler que le théâtre des Variétés, bien que jouant les jeudis, samedis et dimanches, c'est-à-dire en même temps que la majorité des spectacles de tous genres, détient néanmoins le record des recettes de tous les théâtres.

Demain vendredi, une représentation supplémentaire de l'incomparable succès *le Roi de l'Air* sera donnée à 8 h. 15, avec Max Dearly, Jeanne Saint-Bonnet et la brillante compagnie des Variétés.

Capucines. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 h. 30, et le soir, à 8 h. 30 : *Crème de Menthe... Allô! la Clef, Aux Chandelles!* avec Mlle Jane Danjou, Mèrindol, Reine Derris, Rysor, Berny et Hilda May; MM. Berthez, Arnaud, G. Balthaile, des Mazes, etc.

Théâtre Michel. — Ce soir, dernière répétition de travail et demain première de *Carminella*, opérette de MM. A. Bardes et C.-A. Carpentier, musique de M. Emile Lassailly. Il ne sera pas fait de service de répétition générale ni de première en raison des circonstances actuelles.

Théâtre idéaliste. — La compagnie du Théâtre idéaliste assurera la partie dramatique d'une séance qui donnera, dimanche après-midi, à la Galerie Lévêque, l'association « Art et Liberté », et dont le programme comprendra, notamment, des œuvres musicales de MM. Claude Debussy, Maurice Ravel, Désiré Pâque, Georges Auric. Les fragments dramatiques, présentés avec le concours de Mme Lara, de la Comédie-Française, et de M. Pierre Berlin, de l'Odéon, seront : le 2^e tableau de *Méphistophélis*, tragédie biblique du grand poète polonais d'expression française O. W. Milosz et, dans une remarquable traduction inédite due à ce poète, le prologue de *Faust* de Goethe. Le moindre attrait de ce programme ne sera pas le *Sacre du Printemps*, transposition synodique par M. Sébastien Voirol de l'œuvre de M. Igor Strawinsky.

Association des Concerts-Colonne-Lamoureux. — Dimanche 18 mars, à 3 heures, 22^e concert (série B), avec le concours de Mlle Lucienne Bréval, de l'Opéra; M. Gaston Elcus.

8^e Symphonie en la majeur (Beethoven) : I. Allegro vivace e con brio. II. Allegretto scherzando. III. Tempo di minuette. IV. Allegro vivace. — Scène finale d'Armide (Gluck) : Mlle Lucienne Bréval. — Hymne à Vénus (A. Magnard). — Concerto en fa majeur, pour violon (Ed. Lalo) : Andante. Allegro. Andantino. Allegro con fuoco : M. Gaston Elcus. — a) *Souvenir* (Ed. Lalo); b) *Chant breton* (Ed. Lalo) : Mlle Lucienne Bréval. — La *Péri* (Paul Dukas). Le concert sera dirigé par M. Camille Chevillard.

— Assurément, conclut Lionel. C'est un grand empereur. Je laisse à deviner le désespoir d'André, quand Lionel lui rapporta cette conversation.

— N'importe! s'écria-t-il dans un accès de rage impuissante. J'irai chercher ma nièce où elle sera, où ces canailles de Weimer la traîneront, et je l'arracherai à leur tyrannie despotique. Qui! Dussent-ils l'emmener avec eux en Chine ou dans la lune... Je la veux, je l'aurai!

— En attendant, conclut Lionel, il ne me reste plus qu'une chose urgente à faire : brûler la politesse aux « Schwobbs », comme dirait cette excellente Mme Wendel.

A la Place, siège de la commandantur, où ils se rendirent pour faire viser leurs livrets, on leur demanda simplement le motif de leur passage dans la capitale et la désignation du lieu où ils comptaient séjourner.

Lionel indiqua avec une timidité affectée que sa mère, Mme Wendel, n'habitait plus près de Lutzen et qu'ils passaient par Berlin pour aller la rejoindre à son nouveau domicile situé à Dusseldorf, sur le Rhin, près de la frontière de Hollande.

Pour confirmer ses dires, il exhiba sa blessure à la poitrine, ainsi que le certificat d'André ou plutôt de Frédéric Wendel.

— Ça va bien! fit l'officier de service, d'ailleurs très pressé et très nerveux, qui présidait à la délivrance des passeports. Voici vos permis de circulation pour Dusseldorf. Mais n'oubliez pas que vous devez, sous peine de punition sévère, vous tenir en arrivant là-bas à la disposition de la commandantur.

Cet après-midi : Théâtre-Français, 1 h. 30, *Ruy-Blas*. Opéra-Comique, 1 h. 30, *Werther, les Amoureux de Catherine*. Odéon, 1 h. 45, *Bajazet, Il ne faut jurer de rien*. Trianon-Lyrique, 2 h. h. *la Vivandière*. Gaité-Lyrique, *la Petite Mariée*. Même spectacle que le soir : Antoine, Athénée, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15 ; Châtelet, Grand-Guignol, Gymnase, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. 15 ; Apollo, 2 h. ; Capucines, Réjane, 1 h. 45 ; Renaissance, Scala, 2 h. 15 ; Variétés, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30.

Ce soir : Opéra, 7 h. 30, *Faust*. Théâtre-Français, 7 h. 45, *Démocrate, le Cloître*. Opéra-Comique, 7 h. 45, *les Quatre Journées*. Odéon, 7 h. 45, *les Bouffons*. Gaité-Lyrique, 8 h. h. *la Juive*. Th. Sarah-Bernhardt, 8 h. h. *les Nouveaux Riches*. Variétés (Gut. 09-02), 8 h. 45, *le Roi de l'Air*. Gymnase, 8 h. 30, *la Veille d'Armes*. Antoine, 8 h. 30, *Monsieur Bevezley*. Renaissance, 8 h. h. *la Guerre et l'Amour*. Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fils*. Trianon-Lyrique, 8 h. h. *la Fille de Madame Angot*. Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*. Réjane, 8 h. h. *Within the Law*. Châtelet, 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*. Apollo, 8 h. h. *Mam'zelle Vendémiaire*. Athénée, 8 h. 30, *Châch*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*. Cluny, 8 h. 15, *la Petite Décoctive*. 16 mars, à 2 h. 30 : *Amis les Latins*, conférence par M. Louis Barthou, ancien président du Conseil.

MUSIC-HALLS Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*. Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *la Revue des Bobards*.

CINEMAS Gaumont-Palace. — 2 h. 20 et 8 h. 15, *Crème-de-Menthe*. Jockey, Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain, vendredi, 16 mars, à 2 h. 30 : *Amis les Latins*, conférence par M. Louis Barthou, ancien président du Conseil.

Le gouvernement veut organiser l'éducation des adolescents

Le gouvernement se préoccupe de développer l'enseignement post-scolaire en le rendant obligatoire. Dans ce but, M. René Viviani, garde des Sceaux et ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, a déposé, hier, sur le bureau de la Chambre un projet de loi relatif à l'éducation des adolescents. Cette éducation comprendrait deux périodes. Dans la première, qui s'étendrait jusqu'à dix-sept ans, jeunes gens et jeunes filles perfectionneraient leur éducation physique et leur éducation générale, mais seraient surtout astreints à suivre des cours et exercices pratiques propres à accroître leur valeur économique (sciences appliquées à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, à l'art nautique, à l'art de la ménagère).

Dans la seconde, tout en poursuivant leur instruction générale, les jeunes gens seraient préparés à leur rôle de soldats et de citoyens ; les jeunes filles à leur rôle de mères de famille. L'organisation serait très souple : des commissions locales et départementales, ou seraient représentés tous les services publics et tous les groupements intéressés à l'éducation des jeunes Français, détermineraient dans le détail la nature et l'horaire des cours et auraient pour mission de les approprier aux besoins de chaque région.

Le projet prévoit la collaboration des associations post-scolaires à l'œuvre de l'Etat. Il crée enfin des sanctions (livret scolaire et post-scolaire, dispositions pénales, etc.) dans le but de rendre effectives non seulement la fréquentation de l'école prolongée, mais celle de l'école élémentaire.

Une maison s'effondre

Dans la matinée d'hier, vers huit heures, un immeuble abandonné, situé 42, rue du Moulin-des-Prés, s'est tout à coup effondré, et quatre enfants qui jouaient dans une pièce du rez-de-chaussée ont été plus ou moins grièvement blessés par la chute des matériaux.

Deux d'entre eux, Paul Thor-Avas, âgé de quatorze ans, demeurant 202, rue de Tolbiac, et Raymond Michelet, âgé de treize ans, demeurant 34, rue du Moulin, ont dû être conduits à l'hôpital Cochin. Les deux autres, après avoir reçu les soins immédiats d'un médecin, ont pu regagner leur domicile.

Le service de la voirie a pris tout de suite les mesures de sécurité nécessaires.

COQUELUCHE Guérison rapide par COQUELUCÉOL BRONCHITE, EMPHYSEME, P^{ne} Lobatard, 140 r. du Temple Paris

TISANES POULAIN Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE, COEUR, FOIE, REINS, vessie et toutes maladies réputées incurables. Liège d'or et attestations franco. — Ecrire : TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris

JE GUERIS LA HERNIE Ch. COURTOIS, SPECIALISTE HERNIAIRE 30, Faubourg Montmartre, PARIS (9^e) CEINTURES VENTRIÈRES ANATOMIQUES CABINET D'APPLICATION ouvert tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

ACHAT DE VIEUX PAPIERS Brochures, archives, bouquins, etc. M^{me} FERRERO, 20, rue la Victoire, 12, bd Garibaldi. Trud. 57-07.

CABINET RIVOLI 80, r. de Rivoli Tél. Archives 01-93 AVOCAT, ENQUÊTES PRIVÉES Divorces, Successions, Recherches, Récois, d'actes, Démarches, Légales, représentation devant tous tribunaux; questions loyers et bénéfices de guerre. Consultations ts les jours ou p. lettres, de 9 h. à 6 h.

AGREABLES SOIREE DISTRACTIONS des POILUS PREPARANT A FETER LA VICTOIRE Curieux Catalogue (Envoi gratis) par la Société de la Gaité Française, 65, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^e), Farces, Physiques, Amusements, Propos Gais, 1^{er} de Plaisir, Hygiène, Sciences, Anecdotes, Chansons et Sonnets, de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale

ACHAT ET VENTE DE TITRES BEAUTÉ DES CHEVEUX Si la chevelure est le trésor de la femme, Le PÉTROLE HAHN est le trésor de la chevelure.

Est-il quelque chose de plus séduisant chez la femme qu'une chevelure luxuriante et soyeuse? Le PÉTROLE HAHN vous permettra, Mesdames, de conserver cette chevelure qui fait votre orgueil, ou de l'acquérir, si elle fait seulement votre envie. Le PÉTROLE HAHN est la lotion idéale pour les soins quotidiens que vous donnez à vos cheveux. Il fortifie et régénère le cuir chevelu, prévient et arrête la chute des cheveux. Quelques applications suffisent pour détruire les pellicules et supprimer les démangeaisons. Un usage régulier assainit et purifie le cuir chevelu de toutes les poussières et de toutes les impuretés qui peuvent y séjourner. A la différence de ses nombreuses imitations, le PÉTROLE HAHN conserve aux cheveux leur couleur naturelle. Il leur communique de

PilePOL ARRECHARGEMENT, économie 100%, 1^{er} prix mondial, 175 av. de la République, Noisiel (S^e), à CRISTEL, Ing. r. Pérou, Rouen. Représent. et dépôt, accepté de part et d'autre. PRÉSERVEZ-VOUS SOIGNEZ-VOUS en respirant les émanations antiseptiques des PASTILLES VALDA qui agissent directement, par inhalations, sur les VOIES RESPIRATOIRES Rhumes, Maux de Gorge, Grippe, Bronchites, etc., sont toujours énergiquement combattus par leur antiseptie volatile. AYEZ TOUJOURS sous la MAIN une BOITE de PASTILLES VALDA VÉRITABLES Procurez-vous-en de suite Mais surtout REFUSEZ impitoyablement les pastilles qui vous seraient proposées au détail pour quelques sous. Ce sont toujours des imitations Vous ne savez certains d'avoir LES VÉRITABLES PASTILLES VALDA que si vous les achetez en BOITES de 1.50 portant le nom VALDA Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volument. PAIEMENT DE COUPONS, ARGENT DE SUITE. BANQUE GIRON (51^e année), 87, r. Rambuteau. Téléph.

BEAUTÉ DES CHEVEUX Si la chevelure est le trésor de la femme, Le PÉTROLE HAHN est le trésor de la chevelure. Monsieur Vibert, A la suite d'une grave maladie, j'avais perdu tous mes cheveux et je désespérais (et mon ego) de les voir jamais repousser, quand j'eus l'idée, après divers essais sans résultat, d'essayer l'emploi du Pétrole Hahn. A ma grande satisfaction, je n'ai bientôt aperçus qu'une notable quantité de petits cheveux qui ont aujourd'hui déjà plus de 20 centimètres de longueur, et je constate chaque jour qu'ils deviennent de plus en plus abondants et vigoureux. Je suis très heureuse, Monsieur, de vous adresser tous mes remerciements pour les bienfaits de votre excellent produit, et en vous priant de m'en envoyer 6 flacons. En vente dans le monde entier chez tous les Pharmaciens, Parfumeurs, Grands Magasins. F. VIBERT, Fabricant, LYON. Recours, Monsieur, mes salutations empreintes. J. D. S. à Saint-Ambroix (Gard). Anémie par six mois de maladie et pendant tous mes cheveux. J'ai eu recours au Pétrole Hahn, et je constate avec bonheur qu'ils repoussent plus abondamment encore qu'avant cette triste période. Je me fais un plaisir de vous adresser tous mes remerciements en vous priant de m'envoyer le grand modèle de 10 fr.; me lotionnant tous les jours, je le trouve plus abondant. L. G. M., Lyon.

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes La 1^{re} 5 fr. 50 c. mand. Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 15 MARS 1917 56 E.-M. LAUMANN ET JEAN BOUVIER L'OTAGE Grand roman d'aventures et de guerre DEUXIEME PARTIE LES VOIES TRAGIQUES XVIII Envoyée — C'était ici! répliqua la concierge, mais elle n'y demeure plus. — Elle a donc changé d'adresse, de domicile. Alors, pouvez-vous m'indiquer? — Vous indiquez, mon brave... C'est bien simple : elle a quitté Berlin... — Ah! fit Lionel dépit. — C'est comme j'ai l'avantage de vous le dire, répéta la concierge. Elle a quitté Berlin pour Athènes, en Grèce... — Ah! refit Lionel, consterné cette fois et ébahi. — Oui. Par ordre de son frère le major. Elle ajouta d'un ton mystérieux : — Il paraît que le major est chargé d'une mission importante en Orient. Nos affaires marchent, là-bas... Le laisser à l'intention de faire la conquête d'Athènes, de Constantinople, des Indes et de la Chine. C'est un grand empereur!

— A vos ordres! répondit Lionel, la main à la visière de son casque à pointe, et raide comme le plus raide des soldats allemands. — Nous ne suivrons pas nos amis dans leur voyage de retour... Minis, c'est le cas de le dire, de tous les sacrements boches, ils arrivèrent sans encombre à leur lieu de destination. De Dusseldorf, après avoir de nouveau fait viser leurs livrets et leurs passeports, ils passèrent à pied, la nuit, la frontière de Hollande. Sitôt en Hollande, ils se hâtèrent de se dépouiller de leurs uniformes allemands. — Mon vieux Lionel, fit André en jetant tunique, capote et casque aux orties, je t'avoue que je ne suis pas fâché de me débarrasser de cette livrée d'assassin. J'étois-fais là-dedans. — Basté! répondit Lionel, l'habit ne fait pas le moine, comme dirait encore cette brave Mme Wendel qui nous a sauvé la vie, car sans elle, André, sans elle... — Sans elle, Lionel, nous serions tous les deux sous six pieds de terre, avec douze balles de muser dans le corps. — Quelques jours après, ayant gagné l'Angleterre par Rotterdam, puis la France, via Folkestone-Boulogne, les deux prisonniers fugitifs se trouvaient à Paris. Leur premier soin fut de se rendre aux ministères de la Guerre et de la Marine où après vérification de leur identité on leur accorda de suite un congé de trente jours. Ils prirent ensuite le train pour Saint-Germain où Madeleine prévenait par dépêche les attendait. — Décrire la joie de la jeune femme en re-

trouvant à la fois son frère qu'elle croyait mort et son fiancé dont elle était sans nouvelles nous paraît superflu. Quand les jeunes gens, après un succulent repas, eurent raconté leurs aventures, ils en virent naturellement à causer de Germaine, qu'ils n'avaient pu sauver, de Germaine maintenant à Athènes et toujours dans les griffes des Weimer. — Si loin! gémissait Madeleine. Ma fille est maintenant si loin de moi! C'est à désespérer de la revoir, de pouvoir l'atteindre. Dois-je donc l'abandonner à son triste sort? — Vous ne devez pas, ma chère Madeleine, commença Lionel. Le monde est petit. Les distances n'existent pas devant la volonté et l'énergie. — Et puis, ajouta André, nous sommes un peu là, nous autres, à présent. Nous avons une revanche à prendre. La partie n'est pas jouée. Si nous avons perdu la première manche, gare à la seconde! — Vous êtes officiers, tous les deux, reprit Madeleine. Vous vous devez d'abord au salut de la patrie. — Possible! Mais nous pouvons aussi nous occuper un peu du salut et du bonheur de notre famille. La patrie n'y perd rien. — Et André ajouta, après un instant de silence : — Je sais quelqu'un, s'il n'est pas mort, qui ne refusera pas d'entrer pour vous en campagne... et de reprendre, même à Athènes, notre petite Germaine aux Weimer. Ce quelqu'un, je l'ai connu avant la guerre, par l'entremise d'un de mes amis, haut fonctionnaire à la préfecture de police. C'est un vrai policier, un numéro dans le genre de Sherlock-Holmes... Pour avoir son

adressé actuelle, il me suffira de la demander à mon ami le fonctionnaire... — Te rappelles-tu, au moins, interrompit Lionel, le nom de ton Sherlock-Holmes? — Attends! c'est un nom à la fois rapide, bizarre et musical... — Puis, après avoir cherché quelques secondes, il s'écria : — Il s'appelle Croche, Alcide Croche... Avec lui, même sans notre concours, je garantis le succès de l'entreprise. Il retrouverait une aiguille dans une meule de foin, ce Sherlock-Holmes-là! — FIN DE LA DEUXIEME PARTIE TROISIEME PARTIE AUX PAYS VENDUS I Monsieur Croche Le pâle soleil d'hiver caressait les verts coteaux de l'Isle-Adam et miroitait à perte de vue sur les méandres des rivières, les bois dépouillés de leurs frondaisons et les toits des maisons et des villas semées dans les verdures de ce coin de la grande banlieue si coquet et si aimé des peintres ou des artistes en villégiature... Dans une de ces villas, située à cinq cents mètres environ de l'agglomération principale et dont on apercevait à peine la façade et les balcons de bois sculpté en style de châteauesque, derrière une grille enguirlandée de lierre, un individu d'une quarantaine d'années s'occupait bourgeoisement à ratisser les allées de son jardin. (A suivre.)

CE QUE VOUS DÉSIREZ
 et qui serait trop coûteux, neuf,
VOUS LE DÉCOUVRIREZ
 dans les « Occasions » de nos « PETITES ANNONCES »

EXCELSIOR

C'EST UNE OFFRE PASSIVE
 que représente un écriteau « A LOUER ».
Nos ANNONCES sont ACTIVES
 elles vont chercher le futur locataire chez lui.

Soissons bombardé avec des obus incendiaires



UN OBUS ÉCLATE CONTRE L'UNIQUE TOUR DE LA CATHÉDRALE RESTÉE DEBOUT
 Lundi dernier, vers quatre heures, les Allemands ont recommencé à bombarder la ville ouverte de Soissons, employant des obus incendiaires qui ont provoqué plusieurs sinistres. Sur cette photographie, on voit l'éclatement d'un obus contre une tour de la cathédrale.

Un bombardement de la cote 304, devant Verdun



INSTANTANÉ PRIS AU MOMENT DE L'ÉCLATEMENT D'UN OBUS ALLEMAND
 Une assez grande activité d'artillerie règne toujours sur la rive gauche de la Meuse, et le communiqué d'hier signalait l'efficacité de nos tirs de destruction dans la région de la cote 304. Cette position fameuse est l'un des points où sont tombés le plus d'obus depuis un an.

C'est la germanophilie de Constantin qui poussa M. Venizelos aux côtés de l'Entente



LE ROI ET M. VENIZELOS COLLABORATEURS. — CONSTANTIN EN FELDMARÉCHAL ALLEMAND. — M. VENIZELOS FÉLICITÉ PAR LE GÉNÉRAL SARRAIL
 Les déclarations de M. Venizelos, que nous avons publiées hier, montrent le double jeu du roi Constantin depuis le débarquement des Alliés à Salonique. En 1912 et 1913, au moment où la politique de M. Venizelos permettait à la Grèce de doubler son territoire, l'éminent homme d'État était le grand conseiller du roi. Dans la suite, la germanophilie grandissante de Constantin poussa irrémédiablement le patriote vers l'intervention armée. Notre dernière photo représente M. Venizelos à son arrivée à Salonique, en octobre 1916.